Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 11 (1875)

Heft: 8

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FRIBOURG. 15 Avril 1875.

11e année. No 8.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE.

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — L'instruction publique dans la Grande-Bretagne. — Coup-d'œil général sur les progrès de la science géographique (Suite et fin.) — Correspondance. — Chronique bibliographique. — Partie pratique. — Chronique scolaire.

L'instruction publique dans la Grande-Bretagne.

Le *School-Board-Chronicle* du 6 mars, jetant un coup-d'œil rétrospectif sur l'année qui vient de s'écouler constate, de vrais progrès dans les programmes de l'école élémentaire. Sauf au degré le plus infime, on a introduit la grammaire, la géographie et l'histoire. Auparavant cet enseignement se bornait à la lecture, à l'écriture et au calcul. Il s'agit sans doute ici des écoles de villes, car les écoles rurales de l'Etat ont de la peine à s'organiser convenablement et un membre de la Chambre des communes, M. le professeur Faudrett, a pu dire que les écoles de ce genre étaient impopulaires dans les campagnes; ce que conteste d'ailleurs le *School-Board-Chronicle* dans un article intitulé : *L'Education dans les districts ruraux.*

Les feuilles scolaires allemandes ne laissent pas de jeter un regard assez dédaigneux sur la situation de l'instruction publique

dans la Grande Bretagne. « Les quatre cinquièmes des enfants, dit l'une d'elles, reçoivent maintenant une instruction élémentaire ; mais le degré de culture, si on le compare avec celui d'autres pays, reste bien inférieur. Les écoles manquent, les maîtres aussi, et la fréquentation est irrégulière. Toutefois, on sait que quand les Anglais se mettent sérieusement à une chose, ils sont capables de la mener à bien. Et l'un des membres du clergé les plus éclairés, M. le chanoine Borry, déclarait l'autre jour au collége du roi à Londres, qu'avant deux ans, il n'y aurait aucun endroit de l'Angleterre, si éloigné fût-il des centres de population, qui n'aurait pas son école. La question confessionnelle est un obstacle. La précaution prise de s'en tenir à une simple lecture de la Bible, sans commentaires, n'a pas aplani toutes les difficultés, car les dissidents persistent à ne pas vouloir mêler leurs enfants à ceux des familles du rit anglican et les parents juifs réclament contre les lectures bibliques. On se demande si le nombre des Juifs est assez grand pour motiver l'élimination du livre qui sert de trait d'union aux confessions chrétiennes? Un Israélite ayant été nommé instituteur principal dans la cité, il y eut émoi dans la presse et dans le public. La mesure se justifie toutefois parfaitement par le fait qu'il y a beaucoup de familles israélites dans ce quartier. Puisque chaque père de famille peut faire dispenser ses enfants de l'enseignement religieux dans les écoles, on a de la peine à comprendre les répugnances et les scrupules que montrent certaines gens.

Les plus grandes entraves viennent toujours de la pauvreté, du vice, de la paresse dans les classes inférieures et, dans les classes moyennes, de la hâte que témoignent les parents de tirer parti du travail de leurs enfants aussitôt qu'ils sont en état de gagner quelque chose, et cela beaucoup plus tôt que sur le continent. Il faut agir sur l'opinion publique.

Dans les hautes classes, à Harrow et à Etow, les jeunes gens ne travaillent pas du tout à ce que l'on dit. Les exercices du corps, le cricket, le football, l'art de ramer, les chevaux et les chiens absorbent une grande partie de la vie de ces jeunes fashionables. Ils sentent qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre et pensent que l'argent et des habitudes luxueuses tiennent lieu de savoir. La sotte manie des journaux, qui n'est que le reflet de celle du public, de donner de

l'importance aux parties de jeux de ces messieurs, ne peut que contribuer à les égarer davantage. Ce n'est pas que nous trouvions à redire à ces exercices du corps, nous ne blâmons que l'exagération; car les jeux de la jeunesse anglaise ont cet avantage sur les exercices de nos gymnastes qu'ils sont beaucoup plus spontanés, et, s'il y a contrainte parfois, c'est la contrainte de l'opinion de ses égaux, non celle des supérieurs que l'on subit.

Le 30 septembre une belle et grande cérémonie a eu lieu à Londres. C'était celle de l'inauguration d'un Hôtel-de-Ville scolaire sur la rive septentrionale de la Tamise. Depuis sa création, en 1870, le Conseil d'école tenait ses séances dans les salles de l'Hôtel-de-Ville de la cité de Londres, Guildhall. Mais les bureaux s'y trouvaient à l'étroit et dans des locaux éloignés les uns et les autres. Aujourd'hui l'Ecole anglaise a son palais à elle, et qui fait l'effet d'un véritable palais d'argent à côté des sombres tours des prisons qui remontent au premier des Tudor. L'Hôtel-de-Ville scolaire a vue sur la Tamise et les jardins voisins de la station du Temple.

La cérémonie de l'inauguration était présidée par sir Charles Reed, membre du Parlement, qui a commencé un discours dans lequel il a fait ressortir les résultats du travail accompli dans la capitale de l'Angleterre pour l'éducation populaire et la construction commencée de 79 maisons d'écoles capables de recevoir 80,000 enfants. 65 de ces maisons sont terminées et peuvent contenir 61,987 enfants. Les plans de la plupart de ces édifices ont été conçus par l'architecte du *School-Board* et agréés par le Département de l'Education, après examen sérieux de la distribution intérieure autant que de la construction proprement dite. « Je suis heureux de pouvoir » vous dire, a dit entre autres l'honorable et philanthropique prési- » dent, que dans ces constructions nombreuses nulle vie d'homme » n'est à regretter. J'ai aussi le plaisir de constater que bien que » bon nombre de ces écoles aient été ouvertes avec solennité, le » trésor public et les contribuables par conséquent n'ont eu aucune » dépense à faire pour cet objet. » M. Charles Reed nous apprend que 79,705 enfants figurent sur les listes d'école du School-Board de Londres avec un personnel enseignant de 243 maîtres éprouvés, 341 institutrices également capables, 791 sous-maîtres et à peu près 500 aspirants. Toutes ces écoles sont placées sous la direction

des contribuables eux-mêmes et qui s'exerce par l'entremise de Comités de Messieurs et de Dames des divers districts de la capitale sous le contrôle du Département ou School-Board. Ces Comités ont le choix des maîtres et maîtresses. Mais à côté des Comités locaux, il y a des inspecteurs dont les tournées périodiques sont suivies de rapports qui constatent une fréquentation convenable, puisque pour l'année 1874, sur 79,705 enfants, la fréquentation donne 57,507 présences. Un autre résultat réjouissant ressort du discours de M. Reed; c'est que depuis 1871, le nombre des élèves s'est accru considérablement, puisque le chiffre de ces enfants qui était alors de 208,520, s'est élevé à 343,102. Quant à l'enseignement lui-même, le président a jugé opportun de n'en pas parler pour le moment. Il se borna à signaler l'ignorance profonde et l'état d'abandon intellectuel du plus grand nombre des écoliers. Sur le continent, on se persuadait généralement que l'instruction donnée dans les écoles du *School-Board* était gratuite. Or, il résulte du discours de M. Reed, que dans tous ces établissements on exige un denier scolaire, même des enfants sortis des écoles déguenillées (ragged schools). Un certain nombre de ces enfants (1,300 environ) ayant discontinué de payer, on se garda bien de les renvoyer. On remit la chose aux Comités de quartier et aux instances de ce dernier, la plupart des parents versèrent le montant de la finance exigée. Un fait étonnant, c'est que pendant que les Comités de la province sont obligés d'acquitter la finance scolaire d'une foule d'enfants, à Londres même, le nombre des écoliers pour lesquels on a dû se mettre en frais n'atteint qu'un chiffre de 224 dans les écoles libres et 304 dans les écoles du *School-Board* proprement dites. Les commissaires ou visiteurs établis pour la fréquentation rendent les meilleurs services, usent de persuasion auprès des parents et ne recourent que le moins possible aux magistrats chargés de procurer l'exécution des décrets du Parlement. Ces visiteurs étaient au nombre de 73, en 1871; ils ont été portés au chiffre de 153.

On ne peut s'empêcher d'admirer la circonspection avec laquelle le *School-Board* procède pour arriver par conseil et direction plutôt que par autorité et contrainte à faire comprendre d'abord l'importance et la nécessité de la loi avant de se servir des moyens de rigueur qu'offrent les décrets rendus par la première autorité du Royaume-Uni.

A. Daguet.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL
sur les progrès de la science géographique pendant ces dernières années.

(*Suite et fin.*)

L'Inde, de même que la partie anglaise de l'Indo-Chine, n'offre rien de bien saillant. Les maîtres de ces pays s'évertuent à civiliser leurs nombreux sujets — 283 millions, d'après le dernier recensement — tout en cherchant à affermir de plus en plus leur domination et à tirer, de leur riche colonie, le plus de livres sterling que possible.

La Cochinchine française, autre colonie, « par droit de conquête » continue à se développer normalement. Un négociant français, M. Dupuis, a remonté, pour la première fois, le fleuve Tonking, pour porter des armes aux troupes chinoises en lutte contre les Musulmans. Malheureusement cette expédition a été la cause éloignée de la mort d'un hardi voyageur, M. Francis Garnier, qui s'était fait un nom déjà en 1866 par sa fructueuse expédition du Mékong, et qui, dès lors, a exploré le fameux Yang-tse-Kiang, le roi des fleuves de la Chine, et entrepris, dans le sud de ce pays, un long et difficile voyage, dont il a donné une relation des plus piquantes dans le journal *Le Tour du monde*. Malheureusement M. Garnier fut arraché à sa mission scientifique pour être placé à la tête d'une expédition militaire contre Tonking, révolté depuis le passage de M. Dupuis. M. Garnier s'acquitta admirablement de sa mission, mais, par malheur pour la science, il se vit, le 21 décembre 1873, enveloppé par une troupe d'ennemis et il tomba percé de coups.

La Mongolie et le Tibet sont aussi l'objet d'explorations suivies et fécondes en résultats intéressants et nouveaux. On regarde comme une importante conquête le voyage d'un Thibétain qui, après avoir atteint Schigafz, une vallée du Tibet, a franchi le Brahmanpoutre, et est parvenu à la source de ce fleuve, à 17,000 pieds au-dessus de la mer. Il a aussi vu et décrit le grand lac *Tengrinor*, dont aucun Européen n'avait encore déterminé la position.

Quant au Japon, il est en pleine voie de réformes, à ce qu'on dit, et il en accomplit même dans la cartographie où il n'excelle pas encore, mais où il s'essaie. Son premier budget, publié il y a deux ans, accusait 12 millions de livres sterling de recettes et 11 millions de dépenses. Les Japonais ne savent pas encore, comme le prétendent quelques publicistes de notre continent et certains hommes d'Etat de la libre Helvétie, que le déficit est l'état *normal* d'une nation ; quels mortels retardés !... Parmi les dépenses figuraient 73,312 livres pour l'instruction publique et fr. 1,700,000 pour l'armée. Encore des gens qui ne croient pas à l'avénement prochain de la paix universelle !

Cependant, on se tromperait fort si l'on s'imaginait que les Japonais reçoivent les Européens à bras ouverts : « Les traités, dit M. Caro, à propos

du voyage autour du monde de M. Hubner, n'ont pas ouvert le Japon, ils ont seulement assuré aux Européens la liberté de résider et de faire le commerce dans les cinq ports dits *des traités*, Yokohama, Hiogo, Nagasaki, Niigata, Hakodaté et de deux grandes villes Yédo et Osaka. Le reste est hermétiquement fermé. » Des autorisations sont cependant accordées.

Du Japon, revenons au sud et arrêtons-nous un instant à l'Australie, la reine du continent insulaire. « L'Australie, dit M. Vivien-de-Saint-Martin, l'auteur de l'*Année géographique*, est une terre déshéritée, où d'hier seulement l'Europe a jeté un reflet de sa propre civilisation ; elle n'offre par elle-même, en regard des splendeurs de la création tropicale, qu'une image de désolation et d'aridité. Elle n'a ni passé ni souvenir ; elle n'a que son étendue. Mais cette étendue recèle encore d'immenses espaces inconnus qui semblent défier les forces de l'homme et l'énergie des explorateurs. »

Néanmoins ce défi a été relevé plusieurs fois, et, malgré la déplorable issue de la première expédition tentée en 1860 et 1861 par Mac Donall Stuart, Burke et Wills, il s'est trouvé des hommes de cœur pour relever le drapeau tombé des mains défaillantes de cette héroïque avant-garde. Nous citerons les explorations du Dr Neumayer, directeur du Muséum d'histoire naturelle à Melbourne ; de M. Perron d'Arc ; du Dr Leichhardt, qui a péri, lui et tous ceux qui l'accompagnaient ; de MM. Forrest, Gosse, Elder, etc. ; ces dernières avaient pour but de recueillir des renseignements sur le sort du malheureux Leichhardt, qui, au dire de M. Hume, envoyé en 1872 par le gouvernement de Sydney à la recherche de cet infortuné, serait mort dans la partie nord-ouest du littoral. Les voyages récents de M. Ernest Giles dans la région centrale et surtout celui du colonel E. Warburton, qui a effectué heureusement la traversée de la moitié occidentale du continent australien, ont jeté un jour lumineux sur la géographie de la grande île ; de sorte que la carte intérieure de ce pays commence à se couvrir de chaînes de montagnes, de cours d'eau et de lacs dont on n'avait aucune idée.

En dehors de la grande colonie anglaise, les îles de l'Océanie qui ont été le plus explorées ces derniers temps, sont la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle Zélande et la Nouvelle Calédonie. Cette dernière surtout a acquis une triste célébrité depuis les événements de la Commune de Paris, en 1871, et les noms de Nouméa, de l'île des Pins et de la presqu'île Ducos raviveront pendant longtemps un souvenir réprobateur pour les criminels que ces lieux renferment, en même temps qu'une pensée de commisération pour les malheureux égarés, qu'une justice, sans discernement comme sans entrailles, y a enterrés tout vivants.

La moisson à recueillir sur le continent américain n'est pas très-abondante. Dans l'Amérique du sud, les explorations de ces derniers temps, ont surtout porté sur le Brésil, la République Argentine, le Paraguay, le Chili et le Pérou. Ce dernier pays n'a pas moins de 22 lignes de chemin de fer terminées ou en construction, représentant une longueur de 3,657 kilomètres. Depuis les célèbres voyages d'Agassiz dans le bassin de l'Ama-

zone, qui, d'après l'expression du savant naturaliste, peut se présenter à l'imagination comme une sorte de Venise gigantesque, où la locomotion par eau l'emportera sur la locomotion par terre » les grandes artères du fleuve géant ont été remontées et explorées en tous sens, grâce à la libéralité intelligente de l'empereur du Brésil, Don Pedro II, qui a ouvert l'Amazone au commerce de toutes les nations. Mentionnons, avant de quitter le Brésil, le nouveau câble transatlantique qui vient d'être immergé entre l'Espagne et ce dernier pays, et qui a été inauguré par une dépêche de l'empereur à la Société de géographie de Paris, dont il est membre depuis 1868.

Depuis que les Américains du nord ont mené à bonne fin leur gigantesque entreprise du chemin de fer transcontinental, il semble qu'ils se reposent sur leurs lauriers et qu'ils n'aient plus qu'une passion : celle de coloniser les états du *Far-west*, de cultiver leurs riches plantations, d'inventer de nouvelles machines, tout en se tirant de temps en temps des coups de revolver.

Profitons de ce moment de répit pour jeter un coup-d'œil sur la population de ce grand pays. Aujourd'hui on compte 42 millions d'habitants aux Etats-Unis et chaque année cette population s'accroît par les flots d'émigrants qu'amènent à New-York et à San-Francisco les navires venant d'Europe ou de l'extrême orient. Cependant la statistique accuse une diminution de 150,000 émigrants à New-York seulement, pour l'année 1874. Un pupubliciste français l'attribue en partie au bien-être provisoire que les cinq milliards payés par la France auraient procuré à l'Allemagne, cette pépinière de l'émigration.

En revanche, la population aborigène, soit les Indiens, diminue à vue d'œil : au commencement de ce siècle on comptait encore 650,000 Peaux-Rouges; en 1873, d'après les calculs de M. Simonin, basés sur les documents, il n'y en avait plus que 297,400. Cette perte, de 350,000 en soixante-dix ans n'indique-t-elle pas suffisamment que la race cuivrée est condamnée à la destruction ? Elle s'éloigne, avec les troupeaux de buffles, des bruits de la civilisation, et elle n'existera plus quand le dernier de ces animaux aura disparu.

Les noirs, qui n'étaient, en 1790, que 700,000, sont arrivés, en comprenant les métis, au nombre de cinq millions, mais si l'égalité avec les blancs inscrite dans la loi ne passe pas dans les mœurs, il est à présumer que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les descendants de Cham subiront le même sort que les Indiens.

Pendant que nous sommes encore de l'autre côté de l'Atlantique, disons un mot, en fait de grands travaux, du tunnel de Hoosac, percé pour établir une communication directe entre les eaux de l'Hudson et la mer à Bosten (7,635 mètres) et du projet d'un chemin de fer qui traverserait les Andes pour mettre en communication Callao, le port de Lima, et le point où commence la navigation sur l'Amazone.

Nous voici maintenant sur la côte de l'Afrique, et, avant de pénétrer dans l'intérieur de ce continent, constatons qu'aucune autre partie du

monde n'aura coûté tant de vies d'hommes. En effet, d'après un article aussi émouvant qu'intéressant publié sous le titre l'*Afrique nécrologique*, M. Henri Duveyrier nous apprend, dans le Bulletin de Décembre 1874, de la Société géographique de Paris, que 188 explorateurs ont déjà été victimes de leur dévouement à la science géographique dans le continent africain. Le premier de cette liste funèbre est un Suisse, Jn-Louis Bourckhardt, né à Lausanne en 1785 et mort au Caire en 1817. Un autre de nos compatriotes victime du climat meurtrier de l'Afrique, c'est Baumgarten, enlevé par la fièvre en 1838. Sur ces 188 martyrs, 32 ont expiré de mort violente : plusieurs ont été noyés, un s'est vu dévoré par un requin, et le jeune Français Mairan a été attaché à un arbre et disséqué vivant ; le reste a été assassiné.

On sait que c'est en 1865 que le Dr Livingstone entreprit sa troisième expédition, qui devait, hélas ! être la dernière. Il s'était donné pour but de remplir le vide qui existait encore sur nos cartes entre le Maravi et le Tanganika et d'achever la reconnaissance de ce dernier lac découvert par Burton et Speke en 1858. Pendant les sept dernières années de sa vie, Livingstone explora le ranganîka et découvrit les lacs Bangwelo, Moero et Kamolondo, alimentés par le Tchambézé et reliés entre eux par le Louapoula et le Laoulâba. Il entendit parler d'un autre lac plus à l'ouest et il voulut le voir. Il revint ensuite à Oudjidji où il trouva M. Stanley, envoyé à sa recherche par le Directeur du journal le *New-York-Hérald*. Il voyagea quelque temps avec lui. Stanley revint en Europe et Livingstone continua ses opérations. Il mourut le 4 mai 1873 sur le plateau de Lobisa. Ses restes furent ramenés en Europe où on leur fit, le 18 avril 1874, des obsèques dignes de l'homme éminent qui a rendu tant de services à la science comme à l'humanité.

Les nouvelles de Livingstone rapportées en Europe par M. Stanley tournèrent de nouveau les esprits vers les questions africaines. Deux nouvelles expéditions furent organisées en Angleterre : celle du lieutenant Grandy, qui devait attaquer la forteresse du centre de l'Afrique par le Zaïre, mais qui revient en Europe sans avoir pu réaliser son projet, et celle du lieutenant Caméron. Cette dernière, partie de Zanzibar, quoique compromise au début par la maladie et la mort de plusieurs des auxiliaires de Caméron, a pu, grâce à l'énergie de son chef, pénétrer dans l'intérieur, y vérifier les données sur le lac Tangnîka, découvrir le Loukouga par où s'échappent les eaux de ce lac, et recueillir des documents importants laissés par Livingstone. Caméron revint en Angleterre avec une riche moisson de précieuses informations.

Parmi les autres expéditions de ces dernières années nous nous bornerons à mentionner :

1° L'expédition allemande organisée par la Société géographique de Berlin et ayant à sa tête le Dr Gussfeldt, astronome distingué, et le Dr Bastian, qui avait déjà visité le Congo. Cette vaillante cohorte a débarqué sur la

côte du Soango et de là a pénétré dans l'intérieur par le Zaïre. Puisse-t-elle avoir plus de succès que celle du lieutenant Grandy !

2° Celle de MM. de Compiègne et Marche, qui remontèrent l'Ogowaï, dans le Gabon sur un parcours inexploré de deux cents milles. Ils n'étaient plus, au dire des naturels, qu'à quatre journées des grands lacs ; mais attaqués par les féroces Osiéba, ils durent regagner la pointe Fétiche.

3° La mission commerciale de MM. Dupéré et Joubert, de l'Algérie à Timbouktou par le Gh'ât ; mais les deux négociants ont été assassinés par par des maraudeurs dans le trajet de Gh'adâmès à Gh'ât.

4° Celle de M. Paul Soleillet à Insâlah dans le Touât, au S.-E. du Maroc ; le voyageur est revenu sain et sauf, mais sa mission commerciale a échoué.

5° L'exploration du Dr Schweinfurth dans la grande oasis d'Egypte. L'explorateur a rapporté de son voyage deux beaux volumes que publie actuellement le *Tour du monde*. Le docteur allemand a découvert les Akkas, ce peuple nain, dont il avait tenté d'amener un spécimen en Europe, mais qui mourut en route. On sait que M. Miani a été plus heureux et qu'il est revenu avec deux jeunes Akkas, qui se sont produits à Rome et à Paris.

6° Celle de Gerhard Rohlfs dans le désert libyque, à l'ouest de l'Egypte. L'explorateur se proposait de se rendre du Darfour et de l'Ouaday à l'oasis du Tezzan, mais le chemin n'a pu être parcouru et la caravane est revenue de Siwah au Nil, à Esneh.

7° La mission du Dr Nachtigal, chargé par l'empereur d'Allemagne de porter quelques présents au roi de Bornou pour le bon accueil que celui-ci avait fait au voyageur Barth, et qui a exploré fructueusement le lac Tchad, le Baghirmi et l'Ouaday.

8° La grande expédition scientifique et militaire de sir Samuel Backer dans la région du Nil Blanc, à Gondokoro et autour des grands lacs, et qui avait surtout pour but l'abolition de l'esclavage qui fleurit encore dans ces contrées. Depuis le retour de Backer, une nouvelle mission a été organisée pour reprendre et consolider l'œuvre de la première. Elle a été confiée au lieutenant-colonel Gordon.

9° Enfin, la seconde expédition de M. Stanley, qui, à l'heure qu'il est, s'avance de la côte orientale, assez au nord, dans la région des grands lacs. Les dernières nouvelles sont du 13 décembre 1874. A cette date, tout allait bien.

Sans doute que toutes ces excursions scientifiques font progresser la science géographique, mais il n'en est pas moins vrai qu'un immense champ reste encore ouvert aux explorateurs futurs et que le Nil, comme certaines fortunes, ainsi que l'a dit malicieusement Petit-Senn, continue à cacher sa source.

Nous n'abandonnerons pas l'Afrique sans rappeler l'expédition anglaise contre les Aschantis, qui a aussi donné des résultats scientifiques sinon humanitaires, puisque Coumassie a été brûlée impitoyablement, et sans parler du projet Roudaire d'établir une mer dans le Sahara. Cette idée,

accueillie avec enthousiasme par quelques hommes éminents, entre autres par M. de Lesseps, a passé au creuset de la critique, et qu'en résultera t-il? M. l'ingénieur Fuchs prétend que la chaîne de collines qui sépare le golfe de Gabès du Sahara est bel et bien de la roche calcaire et non du sable, comme on l'a prétendu, et M. Cosson pense que la contrée entière perdrait plutôt qu'elle ne gagnerait à la réalisation du projet. M. Roudaire répond et l'affaire en est là.

Nous devrions encore, à propos de l'Afrique, parler des travaux des archéologues en Egypte, des fouilles des explorateurs et des découvertes importantes qui ont été faites dernièrement : mais nous sommes contraints de nous restreindre, et nous ne ferons que rappeler la belle découverte pour la géographie pharaonique, de M. Mariette, consistant en un pylône à Thèbes, portant les noms de 628 localités.

Nous passons, sans transition, aux régions polaires.

Pour ne parler que des dernières tentatives faites afin d'arriver au pôle, nous mentionnerons la triste issue de l'expédition du Polaris, sur laquelle on fondait de belles espérances, et qui atteignit la latitude extrême de 82°,16 N.; la 5e expédition norvégienne aux mers du Spitzberg, et enfin l'expédition autrichienne. Celle-ci, conduite par MM. Payer et Weyprecht, se mettait en route en juin 1872 avec un seul navire le *Tegetthof* et 24 hommes d'équipage. Elle explora la mer glaciale et atteignit le 79°,51' de latitude nord. Là le navire fut bloqué pendant deux ans dans les glaces. Les hardis explorateurs firent des courses en traîneaux sur une terre immense dont l'extrémité fut appelée par eux Cap Fligely (82°,5') et d'où ils apercevaient encore une autre terre à laquelle ils donnèrent le nom de *Terre de Pétermann*. Le 20 mai 1874 les survivants abandonnaient leur navire pris dans une banquise, et le 24 août ils étaient recueillis par le navire russe le *Nicolaï*, dans la Dunen-Bai. On se souvient encore de l'émotion et de l'enthousiasme avec lesquels furent reçus partout, mais principalement dans leur patrie, à leur retour au mois d'octobre, MM. Payer et Weyfrecht.

Malgré tous ces dangers, une nouvelle expédition se prépare en Angleterre, et, comme leurs devanciers, les vaillants marins qui en feront partie ne mettent pas en doute qu'ils atteindront le pôle. Nous aurons un jour si cette espérance s'est réalisée.

On voit, d'après ce résumé bien pâle quoique déjà trop long, que l'homme civilisé n'a pas perdu l'espoir de connaître un jour tous les points du globe qu'il habite. Ce jour luira, sans doute, mais d'ici là, que de sacrifices seront encore exigés !

A. Biolley.

CORRESPONDANCE.

Des bords de la Suse, 18 mars 1875.

Le *Berner-Schullblatt* publie dans l'un de ses derniers numéros la mise au concours des douze places d'inspecteurs des écoles primaires du canton

de Berne. En dérogation à l'ordonnance du 15 octobre 1870 les 3 arrondissements du Jura ont été remaniés de la manière suivante :

Xe arrondissement : Bienne, Neuveville, Courtelary et Moutier (partie protestante).

XIe » Delémont, Laufon, et les communes catholiques du district de Moutier.

XIIe » Porrentruy et Franches-Montagnes.

Les deux derniers de ces arrondissements sont déjà pourvus définitivement depuis quelques mois. Il ne s'agira donc pour nous que du Xe arrondissement, desservis provisoirement par M. Landolt à Neuveville, qui en même temps revêt les fonctions d'inspecteur des écoles secondaires du Jura. Le terme pour les inscriptions est fixé au 31 mars. La nouvelle division était nécessaire pour ne pas rendre l'institution des inspectorats illusoire. Aussi a-t-elle trouvé l'approbation de tout le corps enseignant. Il ne nous reste qu'à émettre le vœu que les craintes qu'exprimait l'un de vos correspondants soient démenties lors de la nomination de l'inspecteur du Xe arrondissement, poste pour lequel le titulaire actuel nous paraît être particulièrement qualifié dans les circonstances actuelles. *Un instituteur.*

Dans une autre correspondance du Jura que nous ne pouvons insérer parce qu'elle est d'une vivacité extrême à l'endroit des choses et des hommes qui sont à la tête de l'instruction dans cette partie du canton de Berne, on émet le vœu que les inspecteurs et directeurs d'écoles connaissent mieux le français et soient capables de l'écrire convenablement, Le progrès du français *fédéral* est un des résultats de ce régime, et cependant la connaissance de sa langue est celle qui caractérise avant tout un homme cultivé :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

A M. Pelet, rapporteur de la Conférence des instituteurs du district de Lausanne.

La rédaction a reçu votre rapport sur l'*Utilité des conférences* et en donnera dans le prochain numéro de l'*Educateur* les passages les plus saillants.

A M. Pelletier, président de la Commission chargée par la Société pédagogique de Genève d'examiner le cours de M. Magnat pour l'enseignement des sourds-muets.

Nous avons reçu votre rapport et nous nous ferons un plaisir d'en donner le texte dans notre prochain numéro.

Nous recevons trop tard pour en parler dans ce numéro, un écrit de M. le professeur Aimé Humbert intitulé : l'Ecole normale suisse et où il est question de la fondation, aux frais de la Confédération, de deux écoles normales complémentaires des écoles normales actuelles de la Suisse allemande et de la Suisse romande, plus d'une succursale dans la Suisse italienne.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Cours complet d'instruction élémentaire. Littérature française. Principes de composition et de style, par M. Deltour. — Paris, Delagrave, rue des Ecoles, 53, 1875. 352 pages.

M. Deltour, docteur es-lettres et inspecteur d'Académies, est un des membres les plus actifs de la Société de Paris pour l'enseignement élémentaire et de la Société Franklin pour l'établissement des Bibliothèques populaires. Il nous donnait dernièrement une marque de bienveillance que nous apprécions à sa valeur en rendant compte, dans les termes les plus favorables, du Manuel de pédagogie que l'auteur de ces lignes a publié. Aujourd'hui, c'est à notre tour de juger le livre de M. Deltour. Nous y apporterons, certes, la même bienveillance et de plus le sentiment de gratitude que doit éveiller en nous le jugement élogieux de cet homme d'études sur notre ouvrage. Mais nous nous faisons comme toujours le devoir d'être intègre et juste dans notre compte-rendu, destiné avant tout à tenir nos lecteurs au courant des œuvres utiles et à leur fournir, sans charlatanisme et sans fausse complaisance, des renseignements exacts sur la valeur réelle des productions pédagogiques.

J'ouvre le livre et j'y trouve une définition de la littérature qui ne me plaît pas. « On appelle littérature l'expression écrite des idées et des sentiments des hommes. » A ce taux-là, toute expression écrite des idées et des sentiments des hommes serait de la littérature, les livres mal écrits comme les livres bien écrits et les livres scientifiques ou purement techniques comme les œuvres de style. Voilà ce que l'on ne doit pas admettre, je crois, dans notre langue, où nous ne devons pas imiter les allemands qui donnent même le nom de littérature à la bibliographie. Ainsi quand ils citent les écrivains qui ont traité un sujet, ils appellent cela la littérature du sujet.

En distinguant la littérature de la science, M. Deltour aurait pu et dû aussi, ce me semble, indiquer le *Beau* comme son caractère spécial, par opposition au *vrai* qu'elle n'exclut pas sans doute (rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable), mais qui est l'objet spécial de la science.

La distinction de la poésie et de la prose est en revanche, très bien articulée.

La division de l'ouvrage nous paraît très-bien entendue, les matières très bien distribuées. Le livre premier traite du style et de l'élocution, le second de l'invention et de la disposition, le troisième des différents genres littéraires. Depuis que j'enseigne, beaucoup d'ouvrages de ce genre m'ont passé par les mains, mais M. Deltour a trouvé moyen de rajeunir tous les sujets qu'il traite, soit par des définitions et des explications ingénieuses, soit par un heureux choix des exemples qui sortent des banalités de la rhétorique ordinaire et dénotent une vaste lecture chez le professeur. A propos des figures, j'ai remarqué, entre autres, la définition de l'ironie dont

la plupart des traités en usage disent que c'est dire le contraire de ce qu'on pense. M. Deltour fait observer avec raison que ce n'est là qu'une des formes ou comme qui dirait des variétés de l'ironie.

Parlant du sublime, M. Deltour a eu bien raison de ne pas en faire le synonyme de noble ou d'élevé, et de dire : il y a trois espèces générales de style, le simple, le tempéré et le sublime, ce dernier mot devant être réservé pour le phénomène esthétique qui enlève notre âme dans la plus haute région de l'idée et du sentiment. J'aurais désiré qu'au lieu d'appeler tempéré ou moyen le style dont l'objet est de plaire, il l'eût nommé plutôt le style orné, qui ne semble mieux répondre à son caractère.

M. Deltour ne se fait pas scrupule de citer les auteurs contemporains, Lamartine, Lamennais, Sandeau, sans parler de ces auteurs trop oubliés jusqu'ici dans certaines Chrestomathies sauvenargues, Saint Simon, André Chénier, Collin d'Harleville. De Jules Simon, il a eu le bon goût de reproduire son portrait de Fénelon qu'on ne rencontre dans aucun de nos recueils.

Plusieurs des morceaux les plus saillants sont éclaircis d'analyses piquantes dont quelques-unes peuvent servir de canevas aux compositions des élèves.

Le style épistolaire inspire à l'auteur d'excellentes observations et fait le sujet de judicieux conseils sur l'entrée en matière des lettres, par exemple, sur leur conclusion et en général sur la nature de cette composition. Là, encore, nous trouvons bien des choses neuves, des citations heureuses de Voltaire, Rousseau et des autres *épistoliers* de France, à commencer par une curieuse lettre de Balzac à M. de Vaugelas, que je n'avais jamais lue, au sujet du verbe *féliciter* qui est de son invention, comme on sait, et qu'il a tiré du latin.

Le partie consacrée au discours, à l'art oratoire, nous a paru moins originale et on ne comprend pas pourquoi, pouvant et *devant* choisir ses exemples dans une littérature aussi riche en orateurs religieux, politiques et littéraires que celle de la France, l'honorable auteur va emprunter à la littérature espagnole un sujet de discours pour les élèves, sujet intéressant d'ailleurs puisqu'il est question de Christophe Colomb.

Dans la troisième partie du livre relative aux genres littéraires, M. Deltour rattache le roman à l'histoire et n'établit que trois genres en prose, le genre historique, le genre didactique et le genre oratoire. Cette division ne nous paraît pas du tout répondre aux conditions de la littérature actuelle, et jure un peu avec les nombreuses divisions des genres en vers.

Tous les chapitres de l'ouvrage de M. Deltour sont suivis de *Questionnaires* à l'usage des maîtres qui se servent de son livre comme Manuel et de toutes les personnes qui l'emploieront pour leur instruction propre, car ainsi que nous pensons l'avoir suffisamment mis en relief, il y a beaucoup à apprendre dans le cours du littérateur français dont nous venons, non sans profit pour nous et notre enseignement, de parcourir et d'analyser l'œuvre au courant de la plume.

M. Deltour a publié un autre ouvrage intitulé : *Principes de style et de composition*, dont nous comptons parler prochainement à nos lecteurs.

A. Daguet.

PARTIE PRATIQUE.

Glanures linguistiques.

Bénichon (dédicace) vient de bénédiction. Bénédiction se disait dans le vieux français du 15e siècle *beneiçon :*

« *Mess ne ot ne orizon*
» *Prestre n'i fit beneizon.* »

Il n'y entendit messe ni oraison et le prêtre n'y donna pas de bénédiction.

En parlant d'une femme qui a le don de poétique, on dit habituellement une femme poète. Lamartine cependant n'a pas hésité à se servir du mot de *poétesse*, non en plaisantant ou pour se gausser, mais, au sérieux, dans la phrase suivante :

La poétesse Eléonore Pimentel et 300 victimes furent jetées aux flots après leur supplice.

La tragédie dont parle ici le célèbre écrivain, eut pour théâtre la ville de Naples où la populace commit en 1799 des horreurs inouïes dont la responsabilité remonte à la reine Caroline, à son amie lady Hamilton et à l'amant aveugle de celle-ci, l'amiral Nelson, qui souilla sa gloire et ses cheveux blancs.

Poétesse, mot mal sonnant, disent quelques-uns. Littré ne l'a pas admis, disent les autres. On dit pourtant *prophétesse, chanoinesse, chasseresse, pécheresse. Suissesse*, n'est pas plus beau et cependant Dieu sait s'il s'est dit souvent, au siècle dernier surtout, aussi bien que turquesse. Femme poète est au fond bien plus drôle que poétesse. Mais l'accoutumance nous rend tout familier. Quand on sera fait à poétesse, on le trouvera aussi beau que prophétesse ou enchanteresse.

Un terme plus extraordinaire est celui d'*évêquesse,* qu'Eugène Sue a employé dans ses *Mystères du Peuple* à propos des femmes d'évêques du 8me siècle, et dont il a eu raison de faire usage, car comment traduire le mot *épiscopissa* des bas temps du moyen-âge? On disait évêquesse, comme on dit abessesse, bien que la première ne soit que la femme d'un évêque et que la seconde soit le chef d'un monastère de son sexe.

Ce ne sont pas les mots nouveaux qui gâtent une langue, ce sont les mots estropiés, impropres, les vices d'oraison, les constructions barbares, les solécismes, en un mot,

« Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
» Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. »

Paysannesque, mot nouveau qui scandalisa jadis sous ma plume les lettrés de Fribourg. Je parlais de la littérature *paysannesque* de Pestalozzi, de Jérémias Gotthelf. On disait : mais c'est *populaire* qu'il faut dire, comme si le mot *paysannesque* n'était pas bien plus expressif, ne renfermait pas un sens à lui tout différent et n'appartenait pas à tout un autre ordre d'idées. On dirait aussi très-bien *capucinesque*. Dans son admirable roman des *Fiancés,* le grand poète italien Manzoni en traçant le portrait de son capucin idéal, le père Cristoforo, lui prête une éloquence capucinesque (eloquenza cappucinesca). N'a-t-on pas fait pédantesque, Dantesque, Mauresque, Arabesque? Quand un mot est bien composé, qu'il est utile et sonore, pourquoi ne pas lui ouvrir toutes grandes les portes de la naturalisation ?

Le mot *Ordinaire* écrit avec un grand O désigne le prélat catholique qui confère les ordres aux lévites, en un mot l'évêque du diocèse. Un orateur parlant, après 1830, contre certaines prétentions épiscopales au Grand Conseil de Fribourg, se servait de ce terme pour désigner l'évêque ; il y eut des murmures dans la salle. Bien peu de gens savaient ce que signifiait ce terme d'*Ordinaire* dont se servait l'orateur Pierre de Landerset, sans aucune intention de blâme ou de satire.

Bossuet se sert du mot d'*ostentateur*, excellent vocable, pour dire celui qui fait montre de tout. Beaumarchais, un siècle plus tard, créait le terme d'*Oseur* qui semblait fait exprès pour lui, le chevalier d'industrie si brillant et si spirituel et qui se moquait de la noblesse qu'il avait achetée, pour ne plus s'appeler Caron tout court. Beaumarchais est le nom d'une terre qu'acheta également le nouveau noble.

Le mot *oublieux* est regardé par plusieurs comme une sorte de néologisme. « Oublieux de ses devoirs, le protégé abandonna son protecteur. » Cependant Bossuet a dit : *Oublieux de sa destinée.* Loin d'être un néologisme, ce mot avait vieilli et tournait à l'archaïsme lorsqu'il prit à Marmontel, le célèbre auteur des Contes moraux et du roman soi-disant philosophique de Bélisaire, l'heureuse fantaisie de la rajeunir.

Avez-vous remarqué la multitude de locutions curieuses auxquelles les *Oreilles* ont donné naissance? En voici un certain nombre :

Je lui donnerai sur les oreilles (c'est encore pis que de lui donner sur les doigts). — Ce fils me coûte les oreilles. — J'en avais jusqu'aux oreilles. — Il m'a échauffé les oreilles, de je ne sais combien de contes bleus. — Mauvais payeur, il se fait tirer l'oreille. — Ce prétendu savant a montré le bout de l'oreille. — Cet homme est influent à la cour; il a l'oreille du prince. — Cet homme dur a fait la sourde oreille à toutes mes doléances. — Prêtez, je vous en prie, l'oreille à mes discours. — Cet élève se gratte l'oreille, c'est marque qu'il ne sait pas sa leçon. — Comment ce pauvre enfant m'écouterait-il dans mes leçons; la moitié du temps il n'a pas déjeuné en venant en classe; ventre affamé n'a pas d'oreilles. — Il a mis des oreilles à tous ses livres. — Cette entreprise tourne mal, j'y laisserai mes

oreilles. — Mademoiselle B. est une fine oreille. — Nous étions tout oreilles en entendant M. de la Rive parler de sa mission à Londres en 1860.

Le baiser *Lamourette* est le nom qu'on donne à une réconciliation apparente des partis, à un replâtrage de quelques jours. On l'appelle ainsi à cause de ce bon abbé Lamourette, membre de l'assemblée législative, qui voyant la lutte des Girondins et des Jacobins s'envenimer de plus en plus et les passions portées au paroxisme, fit en juin 1791 un discours si pathétique que les chefs des deux partis et l'assemblée tout entière s'attendrirent. Il y eut embrassement général. La réconciliation, la trève dura deux jours. Le pauvre abbé Lamourette, devenu évêque constitutionnel, paya de sa vie son éloquence et monta sur l'échafaud (le 10 janvier 1794). A. D.

CHRONIQUE SCOLAIRE.

Genève. — Le *Petit journal*, feuille spirituelle et piquante qui paraît tous les jours dans ce canton, se plaint de la reproduction que nous avons faite de son *Tableau des dépenses de l'instruction publique*, sans en indiquer la provenance. Le *Petit journal* a parfaitement raison et nous nous hâtons de réparer notre omission *involontaire*, en rendant à notre confrère de Genève ce qui lui appartient. Nous serions souvent nous-mêmes en droit de formuler la même plainte sur les emprunts qu'on nous fait, sans nous citer dans quelques journaux politiques et autres. Nous promettons au *Petit journal*, non pas de ne plus lui faire d'emprunt, mais de le citer exactement toutes les fois qu'il nous arrivera de le copier, ce que l'*Educateur* n'a jamais manqué de faire d'ailleurs à l'endroit des feuilles suisses et étrangères dont nous reproduisons ou traduisons parfois les articles.

— L'administration de la caisse de prévoyance des fonctionnaires de l'enseignement primaire dans ce canton a eu l'attention de nous envoyer son rapport pour l'exercice de 1874 (imprimé chez M. Taponnier à Carouge), 12 pages. Il en résulte que le capital social s'est accru de 8,555 fr. 60 cent., grâce à l'allocation de l'Etat, à l'entrée de 18 sociétaires et à un don généreux de 500 fr. de Mlle Tremblet. Les pensionnés sont au nombre de 22 et il leur a été payé fr. 9,517»75. Le capital de la caisse s'élève à fr. 185,116»45.

Zurich. — La *Schweizerische Turnzeitung*, qui paraît à Berne, nous apprend dans son n° 3 que Wald a été choisi pour le lieu de la prochaine fête cantonale de gymnastique. Pour la présidence on a fait deux présentations, celles de MM. Straüli et Hängärtner. Ce dernier est bien connu des Fribourgeois, qui ont gardé le meilleur souvenir de son enseignement à l'école cantonale.

Le Rédacteur en chef : A. Daguet.

Fribourg. — Imprimerie Edouard Bielmann.